

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 31 JANVIER ET DIMANCHE 1^{ER} FÉVRIER 2015



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Mathieu Blais La magie noire du territoire

Entre thriller et roman d'amour, *La liberté des détours* brode une sombre histoire de «survenant» fugitif

Un secret, un paysage trop grand qui avale les hommes, beaucoup de violence : sur *La liberté des détours* et l'apprentissage du roman en solo pour Mathieu Blais.

CHRISTIAN DESMEULES

Par son souffle, par la qualité de son écriture et par son genre hybride, *La liberté des détours* s'annonce comme l'un des titres les plus forts de ce début d'année. Cette sombre histoire de «survenant» fugitif, moitié thriller, moitié roman d'amour — et peut-être aussi moitié autre chose... —, est portée par une écriture solide et sensible qui nous révèle du coup un auteur.

Huitième livre de Mathieu Blais — mais son premier roman en solo —, *La liberté des détours* relate quelques mois de la vie d'un homme en fuite dans un petit village de la Côte-Nord. Venu directement de Saint-Michel-des-Saints, dans Lanaudière, où plus rien ne le retenait, Paul Roberge squatte un camp abandonné au fond d'un rang près de Port-Cartier.

Désœuvré et amateur de gros gin, «*en attente*» de quelque chose, prêt à exploser de toute la violence et des rêves trop longtemps contenus, Roberge ronge ainsi son secret tout en rêvant d'amour, d'ailleurs lointains et d'horizons plus libres. Il rêve d'Amérique, seul ou à deux, «*l'Amérique impossible, l'Amérique de toujours, partout, traversée de tous les chemins, de tous les réseaux, irriguée par tous les asphaltes*».

Du tandem à l'écriture en solo

Auparavant, il y a eu *Zippo* : il était une fois dans *l'œuf* et *L'esprit du temps*, tous les deux écrits en tandem avec Joël Casséus (Leméac, 2010 et 2013), avec lequel il partage, selon leur éditeur, «*une obsession bicéphale pour le glauque et le lugubre*».

Sorte de polar noir sur fond de fin du monde appréhendée, qui «*dessine les contours d'un monde où il ne fait pas bon vivre, une société en proie aux rapaces du capital qui n'éprouvent aucune compassion devant le malheur des exclus*», *Zippo* se prolongeait avec *L'esprit du temps*, qui met en scène une traversée épique du continent américain au lendemain de la catastrophe.

Né à Montréal en 1979, auteur aussi de cinq recueils de poésie, dont *Que le cri détaché de la colère* (Trois-Pistoles, 2005) et *Notre présomption d'innocence* (Triptyque 2014), Mathieu Blais enseigne aujourd'hui la littérature au cégep Édouard-Montpetit, à Longueuil, au sud de Montréal. Après s'être «*laissé prendre les pieds en poésie*» et avoir achevé un doctorat en études littéraires à l'UQAM, ce père de deux enfants entre cette fois de plain-pied dans le roman. Mais sans avoir la moindre prétention, répètera-t-il souvent.

Hasard ou vaste complot littéraire et altermondialiste, Joël Casséus publie lui aussi un premier roman en solo cet hiver (*Le roi des rats*, Leméac).

Un pays sans bon sens

Ce travail à quatre mains, Mathieu Blais le considère comme particulièrement difficile, mais aussi formateur. «*Quand tu écris à deux, c'est une torture constante. Tu es toujours dans le compromis, toujours en train de négocier l'imaginaire de l'autre.*» Après avoir produit deux romans au sein d'une espèce de petite PME très efficace, il lui aura fallu cette fois trouver sa

propre méthode de travail, fouetter lui-même sa motivation à voir cette histoire exister.

«*C'est peut-être aussi la première fois que je n'écris pas avec la volonté de porter un message*», reconnaît-il. Même si ce roman demeure engagé à sa manière. Engagé, parce qu'il l'a voulu ancré dans le territoire et le réel.

Aux prises depuis quelques années avec des classes d'étudiants qui n'ont pas les outils culturels et historiques nécessaires pour aborder les textes de la littérature québécoise, et à qui il doit d'abord expliquer le contexte, Mathieu Blais y voit l'une des sources de ce roman tel qu'il existe aujourd'hui. «*Ça fait quatre ans que je suis là-dedans, à rebrasser mon Histoire et mon rapport à la littérature. Je pense qu'il y a aussi un peu de ça dans La liberté des détours. Cette espèce d'aller-retour entre l'Histoire, le territoire et les gens qui l'habitent, les petites gens qui l'habitent.*»

Territoire : le mot revient souvent dans ses propos. L'écrivain a d'ailleurs piloté à l'automne 2014 un collectif dont c'était le thème principal («*Territoires*», *Moebius*, n° 143).

VOIR PAGE F 2 : TERRITOIRE



Robert Lalonde,
survenant
à tous les vents

Page F 3



La super rencontre,
une chronique de
Louis Hamelin

Page F 5

LIVRES

LA VITRINE



ESSAI

LA DESCRIPTION DU MALHEUR
À PROPOS DE LA LITTÉRATURE AUTRICHIENNE
W. G. Sebald
Traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau
Actes Sud
Arles, 2014, 272 pages

« Ceux qui embrassent la profession d'écrivain ne sont certes pas des gens qui abordent la vie sereinement. Sinon, comment en viendraient-ils à se lancer dans la tâche impossible de trouver la vérité ? » La proportion de vies malheureuses dans l'histoire de la littérature autrichienne est tout sauf rassurante, estimait l'essayiste allemand W. G. Sebald (1944-2001). Suffisamment pour consacrer à ce phénomène une série d'études. *La description du malheur. À propos de la littérature autrichienne*, paru en allemand en 1985, réunit une dizaine d'études consacrées à Adalbert Stifter, Schnitzler, Hofmannsthal, Kafka, Elias Canetti, Thomas Bernhard et Peter Handke. On est ici un peu dans les fonds de tiroirs de l'auteur des *Anneaux de Saturne*, qu'on connaît surtout pour son art poussé de la digression et ses penchants à la mélancolie. En y allant au cas par cas, mêlant malheur individuel et collectif, l'auteur essaie ici de « faire ressortir quelques conjonctions spécifiques qui semblent constitutives de la littérature autrichienne », ancêtre de la psychologie, estime Sebald, où se lit un intérêt marqué pour la transgression des limites.

Christian Desmeules



LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

FUITES MINEURES
Mahigan Lepage
Mémoire d'encrier
Montréal, 2014, 200 pages

L'auteur Mahigan Lepage, auteur de *Vers l'Ouest* et de *Coulées*, aussi poète et chercheur en littérature, nous offre dans *Fuites mineures* une douzaine de textes (ou de « tounes ») à la tonalité autobiographique qui exhumant des aventures d'adolescence. L'isolement, la découverte de l'alcool et des drogues, des filles, de la musique. Les amours volatiles, les amis vite perdus de vue, la rage au cœur d'un enfant du divorce, habité comme tous les adolescents du dur désir d'être différent. Car « tout ce qu'on voulait c'était être nous être autre chose que nos parents et nos profs et l'école et les vieux ». Entre Ottawa, Montréal et Rimouski, les déplacements, surtout en autostop, forment la colonne vertébrale de ce petit livre conçu comme un disque, entre le slam et le « beat ». Porté par une écriture qu'on pourrait qualifier de « naïve » — mais d'une pauvreté volontaire, on le souhaite —, qui se veut authentique, très orale et dépourvue du recul qui pourrait être la source de réflexions plus mûres, *Fuites mineures* distille par conséquent beaucoup de banalités, répétées parfois à l'envi. Si le concept est intéressant, le résultat demeure toutefois d'un intérêt moyen.

Christian Desmeules

Mangas pour temps froid

Deux albums aux antipodes. Deux faces de l'Asie, d'hier et d'aujourd'hui.

FABIEN DEGLISE

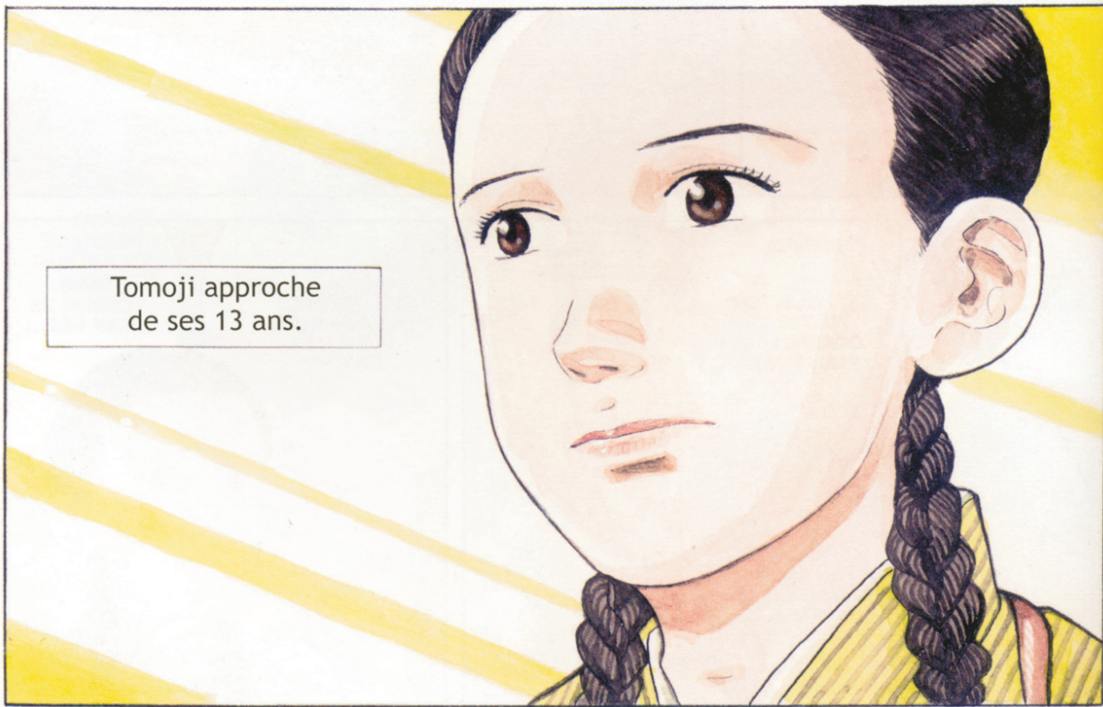
Oh que non ! La multinationale du tout-à-l'ego technologique, Apple, n'a certainement pas le monopole de la maltraitance des petites mains chargées de façonner ses attrayants produits dans des usines de Chine. Le géant sud-coréen Samsung aussi semble posséder un bilan social qui tranche salement avec l'image propre des technologies qu'il déverse sur le marché. Un décalage plutôt honteux que le bédéiste Kim Su-Bak décortique sobrement et sensiblement dans *Le parfum des hommes* (Atrabile), une enquête sur la face obscure de l'empire des objets connectés... mais qui le sont surtout sur le profit, et moins sur le respect des droits de la personne.

L'objet littéraire est assemblé avec la même minutie qu'un semi-conducteur. Il relate l'existence de la jeune Yumi, 18 ans, qui en 2004 est entrée au service de la multinationale, dans une de ses usines fabriquant justement ce type de composantes. Elle venait de la campagne. Elle était fière de participer à la révolution numérique pilotée par ce fleuron de l'économie sud-coréenne. Deux ans plus tard, elle tombait malade avec un diagnostic de maladie professionnelle plus que probable.

En donnant la parole aux proches de Yumi, à des élus, à des spécialistes des relations de travail dans ce pays, l'auteur trace le destin tragique de cette ouvrière anonyme qui a perdu sa vie en essayant de la gagner. Il parle également du destin d'une société hypermoderne prête à pardonner la pire, à occulter l'odieux, au nom du profit et de la fierté économique nationale. Une belle leçon de lucidité sur le pouvoir et ses effets pervers.

Simple humanité

La beauté de l'humanité, pour mieux la respecter : voilà sans doute le projet narratif mené par le grand Jirô Taniguchi dans *Elle s'appelait Tomoji* (Rue de Sèvres), œuvre au croisement de l'évocation poétique et du roman au parfum patrimonial dont la langue



RUE DE SÈVRES

Dans *Elle s'appelait Tomoji*, on suit une jeune fille née dans la campagne japonaise en 1912.

peut parfaitement cohabiter avec des envies de réclusion induites par le temps froid.

C'est d'une existence humaine qu'il est question ici, celle d'une jeune fille née dans la campagne japonaise en 1912, au début de l'ère Taishô donc, et dont le parcours de

vie, entre découverte, envie, passion et déception, est dessiné ici avec cette sensibilité à laquelle le mangaka nous a habitués avec sa *Montagne magique* (Casterman), ou même son *Promeneur* (Casterman) — façonné avec la complicité de Masayuki Kusumi.



ATRABILE

Le parfum des hommes du bédéiste Kim Su-Bak

Le Devoir

LE PARFUM DES HOMMES

Kim Su-Bak
Atrabile
Genève, 2015, 148 pages

ELLE S'APPELAIT TOMOJI

Jirô Taniguchi
Rue de Sèvres
Paris, 2015, 120 pages

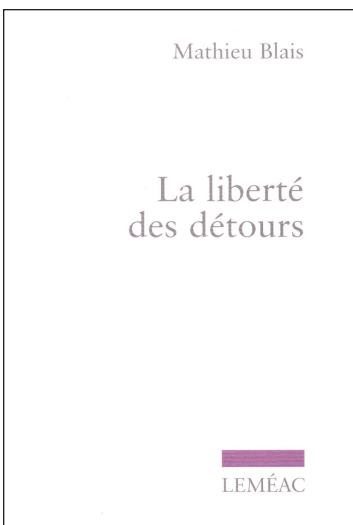
TERRITOIRE

SUITE DE LA PAGE F 1

« Le territoire appelle à quelque chose de plus large, de plus inclusif, estime-t-il. On ne pense plus en termes de nation, de charte des valeurs, de cadre très rigide. On parle plutôt en termes d'espace habité — ou cohabité — et là, tout à coup, ça devient porteur. Zippo et toute la poésie que j'ai écrite sont toujours partis de ça. Partis d'une grosse poussée d'altermondialisme, où on essayait de penser le monde différemment, en même temps que s'opérait une montée de la droite identitaire. À travers tout ça, la gauche se repositionnait. Je me repositionnais. Tout ça pour dire que la notion de territoire me semble aujourd'hui plus libre, plus trippante. »

Ancré dans le réel

Avec une poésie ouvertement engagée et deux ro-



mans étiquetés « altermondialistes » derrière la cravate, l'écrivain a le sentiment que *La liberté des détours* est quelque chose de plus intime. Même si ce roman, croit-il,

demeure profondément ancré dans le réel. « C'est là où c'est encore politique. »

Mais c'est une quête de liberté empêchée, rattrapée par l'atavisme, la défaite mémoriale, le deuil d'un territoire immense s'étendant de la baie d'Hudson à la Terre de Feu. On pourra penser, non sans raison, aux nouvelles de Raymond Bock (Atavismes, Le Quartanier, 2011). Son protagoniste est un antihéros rêvant de bouts du monde, d'une « aventure de coureur des bois, d'arpenteur de territoire », mais qui se demande si « ça a un sens ». Ça, c'est-à-dire « toute cette nature, tout ce mouvement, toute cette vie qui vibre et avec laquelle on se démerde du mieux qu'on peut ».

Le décor du roman, ou plutôt cette magie noire du terri-

toire, jusqu'à la relation étroite entre tendresse et violence au cœur du roman, Mathieu Blais raconte que tout ça s'est nourri de multiples séjours sur la Côte-Nord et la Basse-Côte-Nord, d'un long voyage au Yukon et aux États-Unis, de fantasmes d'une Amérique sans frontières et « rough'n'tough ». « La Côte-Nord, c'est tout ce qu'il y a de plus violent dans le bois, dans la nature, tout ce côté inaccessible. Il n'y a pas plus représentatif du Québec, il me semble. Et en même temps, tu as la mer, le fleuve, toute la beauté et l'extraordinaire vitalité du paysage et de ses habitants. Mais pour moi, ajoute-t-il, c'était plus une trame de fond qui était inspirante. »

Collaborateur
Le Devoir

Cul-de-sac et poésie

CHRISTIAN
DESMEULES

Paul Roberge, « fils de dériveurs et bandit en cavale », échoue tout au bout d'un rang isolé de la Côte-Nord. Coincé entre l'infini terrifiant du golfe du Saint-Laurent et une forêt impénétrable, au fond de ce cul-de-sac — un détail qui n'est pas innocent —, il a trouvé un « campe » tout équipé où il fait son nid.

Le trentenaire à moitié Amérindien — il a grandi dans une roulotte près de Manouane — atterrit dans cette région tricotée serré comme un cheveu sur la soupe, à la manière d'un survenant, avant d'extirper de sa Civic rouillée une dizaine de lourds sacs en toile et de les enfouir dans la cave. A son voisin un peu trop curieux à son goût, il prétend qu'il loue le chalet à son propriétaire et se fait appeler Jonas.

S'il essaie de se faire discret, s'il croira même avoir trouvé l'amour avec Marie-Jeanne, une traductrice enceinte qui vit depuis plusieurs années dans un autobus désaffecté installé au bord du fleuve, l'étai finira par se resserrer sur Roberge/Jonas, poursuivi par ses fantômes et par la réalité, réduit à sa dualité immuable. Car « pour les nègres, les pourris, les petits comme lui, les souffre-douleur, les ignorés et les perdants », la liberté demeure encore et toujours, peut-être, un rêve inaccessible. Au milieu d'une Côte-

Nord à la fois belle et hostile, sorte de « Far East » au parfum d'Amérique et de violence (bataille, suicide, meurtre, vol à main armée), se dessine plutôt une liberté sans issue qui charrie un lourd parfum de défaite et de désespoir au masculin.

Huitième livre, mais premier roman en solo, de Mathieu Blais, *La liberté des détours* est porté par une écriture sans faille qui apporte une densité juste et étonnamment réelle aux personnages comme aux paysages. Le poète, chez Mathieu Blais, se fait encore entendre. Et on mesure combien chaque mot ici, comme il se doit, a son importance.

Le mélange parfait d'action et de réflexion est au service d'une tension narrative qui nous donne parfois l'impression d'évoluer dans un thriller. Une atmosphère inquiétante qui se nourrit autant d'une menace imprécise, d'une histoire d'amour qui naît sous nos yeux, que des circonstances ambiguës qui ont poussé cet homme seul vers ce petit village de la Côte-Nord.

L'écriture de Mathieu Blais, en ce sens, se révèle d'une efficacité sans faille.

Collaborateur
Le Devoir

LA LIBERTÉ DES DÉTOURS

Mathieu Blais
Leméac
Montréal, 2015, 192 pages

OLIVIER CÔTÉ

CONSTRUIRE LA NATION AU PETIT ÉCRAN

Le Canada, une histoire populaire de CBC/Radio-Canada (1995-2002)

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Jeudi 5 février 19 h 30
Causerie littéraire
Hommage à Aimé Césaire et Édouard Glissant

Avec Lise Gauvin, Rodney Saint-Éloi, Pierre Nepveu

MÉMOIRE D'ENCRIER

Contribution suggérée: 5 \$
Librairie indépendante de quartier
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585

Paulines **SODEC** **Québec**

LITTÉRATURE



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

On retrouve toujours ce don, chez Robert Lalonde, de rendre animé l'inanimé, de le faire s'enflammer par les mots.

Survenant à tous les vents

Robert Lalonde plonge dans la vie des autres pour se recentrer

DANIELLE LAURIN

Avec une vingtaine d'ouvrages depuis 1981, Robert Lalonde fait partie de ces écrivains têtus qui suivent irrémédiablement leur voie, ceux dont on dit qu'ils écrivent à peu près toujours le même livre. *A l'état sauvage* confirme et contredit à la fois cette idée.

L'impression d'être en terrain connu se mêle au sentiment de découvrir de nouveaux horizons. C'est comme renouer avec un vieil ami. On le reconnaît et en même temps on constate qu'il est différent. On retrouve la même personne, mais quelque chose a changé. Qui?

L'histoire est simple, en apparence. C'est celle d'un homme à la croisée des chemins. Il vient de vivre une rupture amoureuse. Il ne se sent plus chez lui dans sa maison, il va bientôt la vendre. Il ne se sent chez lui nulle part, alors il bouge, question d'aller voir ailleurs s'il y est.

C'est lui qui raconte. Normal, il est écrivain. Il raconte ses pérégrinations, ses rencontres improbables. Et le plus souvent, tout ça se transforme en récits dans le récit.

Ce n'est pas tant ce qui se passe qui est important, plutôt comment. Comment c'est raconté. Comment ça l'atteint, lui, comment ça l'interroge, l'amène à plonger en lui-même tout en le reliant à la vie. Parmi ses dilemmes : cultiver le goût des autres sans sacrifier sa liberté, sans devenir l'esclave de personne.

Qu'il arpente le Québec

comme auteur et conférencier ou tout simplement qu'il échange avec ses voisins, il traîne sa mélancolie avec lui. Même s'il la garde pour lui. C'est vers les autres qu'il se tourne. Ce sont les histoires des autres qui le happent. Ces autres en qui il se reconnaît.

Chacun sa détresse

Ce serait le roman de la fraternité. Avec les hommes. Jeunes et vieux. Parfois il a l'impression de renouer avec le père qu'il a perdu, parfois il joue lui-même le rôle de père pour un enfant, un ado. Il lui arrive de trouver sur son chemin un ami de jeunesse qui aurait pu être son amant. Mais ça ne dure qu'un temps. Il finit toujours par repartir vers l'ailleurs, vers d'autres rencontres improbables.

Petit à petit une galerie de personnages masculins se dessine. Chacun à sa façon est marginal, solitaire. Chacun son histoire, son secret, son mal-être. Sa fragilité. Même quand elle se cache derrière un corps d'ogre.

Chacun sa détresse. Justement. C'est dans cette détresse, que le narrateur partage lui aussi, que les liens se tissent. Mais elle n'est que le tremplin vers autre chose, elle est le point de départ d'un autre possible. Ou pas.

Il croise sur sa route un petit garçon donné pour fou. Un ado estampillé « *déficit d'attention* ». Un ex-prof de philo devenu garagiste dans un coin perdu. Un vieux menuisier qui a tourné le dos à la civilisation et renoncé définitivement à l'amour. Un cow-boy d'origine

irlandaise condamné à la prison. D'autres encore.

Tous ont quelque chose à se reprocher. Tous ont quelque chose à lui apprendre. Tous le transforment. Vêtu de son éternel blouson de cuir, il repart chaque fois avec dans ses bagages une réflexion sur sa propre vie sous un éclairage nouveau. Et une histoire à écrire.

Ce serait le roman de la chaleur humaine. Ce serait l'histoire d'un homme qu'on a quitté, qui se sent perdu, et qui reprend goût à la vie grâce à cette chaleur humaine, cette fraternité. « *Je n'étais plus aimé d'elle, tant pis. Je troquais cette félicité-là pour un retour dans l'univers, tout mon corps de nouveau aux aguets.* »

Et toujours la nature est là, sauvage, qui éblouit. « *Nous débarquions dans un cosmos digne du plus échevelé des peintres fauves, à l'heure où la lumière mourante déclinait la beauté éblouissante d'une saison qui allait bientôt mourir et semblait s'en douter.* » Toujours ce don, chez l'auteur du *Petit aigle à tête blanche*, de rendre animé l'inanimé, de le faire s'enflammer par les mots.

Les animaux sauvages sont là aussi, bien sûr, donnant lieu à toutes sortes de métaphores inattendues. « *Immobilité comme le fouet d'un bouleau un jour sans vent, le grand oiseau pêcheait, tranquille, au bord d'un marais.* »

Les descriptions de personnages ne sont pas en reste non plus. « *Il avançait à longues enjambées de coureur des bois, les deux pans de son parka battant comme les ailes d'un*

grand corbeau qui va décoller. »

Quoi d'autre ? Tout est là dans *A l'état sauvage*. Tout ce que l'on reconnaît de Robert Lalonde, de son style, de sa fièvre, de sa violence et de sa tendresse entremêlées. De sa constellation d'écriture. Mais il y a plus. Il y a qu'il ne nous lâche pas. Qu'il ne nous égare pas en chemin même lorsque l'énigmatique est au rendez-vous. Il y a cette limpidité nouvelle, qui n'enlève rien de sa force de frappe au récit, au contraire.

Ce serait le roman de la main tendue. Main tendue de l'essuelé vers les autres rencontrés en chemin et mains tendues des autres vers lui. Mais aussi, main tendue de l'écrivain Robert Lalonde, plus que jamais, vers nous, lecteurs.

Pour le reste... Notre survenant va-t-il finir par s'implanter véritablement quelque part ? « *Je suis comme un déraciné qui promène ses racines sèches au vent.* » Va-t-il en venir à prolonger ses liens avec les autres ? « *Peut-être bien qu'il avait raison, que je ne savais pas prendre, recevoir, saisir, et que c'était ça qui me faisait déguerpier, les jambes à mon cou, dès que l'autre s'approchait.* »

Mais on peut toujours essayer de changer. On peut même réussir. Sans pour autant renoncer à ce qu'il y a de sauvage en nous.

Collaboratrice
Le Devoir

À L'ÉTAT SAUVAGE

Robert Lalonde
Boréal
Montréal, 2015, 168 pages

POÉSIE

Le corps de Roger Des Roches

HUGUES CORRIVEAU

La présence tutélaire du *Vierge incendié* de Paul-Marie Lapointe, en exergue du *Corps encaisse*, pèse lourd sur ce nouveau recueil de Roger Des Roches, lauréat du prix Athanase-David 2014 pour l'ensemble de son œuvre. Force est de constater que ce livre dérive vers un automatisme de bon aloi qui en plombe nombre de pages.

Très rapidement, Des Roches nous confie : « *J'apprends les eaux éteintes, j'habille en pain* », alors qu'il garde en lui « *Une image de la famille de viande* ». Quand l'alimentaire s'impose de cette façon, on ne sait trop comment réagir. Par ailleurs, on apprend qu'existent « *Des bouteilles d'anges. / Des boîtes de frontières ou d'hygiène* ». Pour dire vrai, on reste un peu perplexe devant tout ce fouillis qu'on croirait fatal aux textes.

Pourtant, le recueil s'éploie, heureusement, dans un déferlement de colère sonore, de ruptures ou de fractures de sens, comme submergé par la révolte d'être emporté par le désordre : « *Les nerfs sont des nombres. / Des sait tout, des accompagne à travers. / Des hanches, l'électricité de respirer. / Des noms imprimés par les frères Douleur* ». Soyons franc : pas simple, tout cela... loin de là.

Quatre suites alternées en vers libres et en prose nous convoquent à ce plaidoyer contre la déconstruction du corps ou de l'âme : « *Ce corps énumère muscles bave genoux désir de voler foi et faim une vacance où nous sommes tous des cœurs rapides / Foi faim ventre mission de durer* ». Soit, mais au fil des pages, une routine de la prouesse s'installe, le poète ayant du métier et ne ménageant pas ses effets.

« *Le vieux battu* », comme il se nomme, évoque en quelque sorte le Mickey Rourke du film *The Wrestler* qui nous parlerait « *des carrés de combat, / de la forme, de la substance, / du bolide, les bouts de chair, / couronne de mourir sur le drap*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Roger Des Roches est le lauréat du prix Athanase-David 2014.

volant ». Tarabusté, le poète est un survivant.

Les nourritures terrestres, les soifs sentimentales, la brutalité des rapports humains, les amours confondus, tout prévaut ici au délabrement et à la résistance, dans un amalgame furieux que la parole seule relie. Une part de clinquant nous trouble vraiment qui dépend, en fait, de cette prouesse de langage qui sous-tend ce projet. On ne sait trop s'il y a urgence dans la répétition ou si la répétition tient lieu de courant magnétique qui dramatise une réalité convenue.

Je ne sais trop que faire de « *ces gens comme des tables lavées flân[ant]* », de « *ces animaux sourdre des animants des outils frappés par les chats clairs* ». Tant il est vrai que la beauté peut parfois tuer, tant il est vrai aussi qu'à trop vouloir faire beau s'obscurcit parfois la clarté du propos.

Collaborateur
Le Devoir

LE CORPS ENCAISSE

Roger Des Roches
Les Herbes rouges
Montréal, 2015, 86 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS		
Du 19 au 25 janvier 2015		
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES

▼ Romans québécois		
1	Baiser • Tome 1 Les dérapages de Cupidon	Marie Gray/Guy Saint-Jean 4/2
2	Un voisinage comme les autres • Tome 4 Un hiver fleureux	Rosette Laberge/Les Éditions réunis 1/3
3	Les héritiers du fleuve • Tome 4 1931-1941	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 2/8
4	Le retour de l'oiseau-tonnerre • Tome 2 Perceptions	Anne Robillard/Wellan -/1
5	Violence à l'origine	Martin Michaud/Goélette 5/10
6	Le gazon... toujours plus vert chez le voisin?	Amélie Dubois/Les Éditions réunis 3/10
7	Le secret de Dieu • Tome 1 Le message des templiers	Yves Laliberté/Coup d'œil -/1
8	La veuve du boulanger	Denis Monette/Logiques 6/17
9	Le secret de Dieu • Tome 2 Le trésor enfoui	Yves Laliberté/Coup d'œil -/1
10	Coup sur coup • Tome 3 Coup de maître	Micheline Duff/Québec Amérique -/1

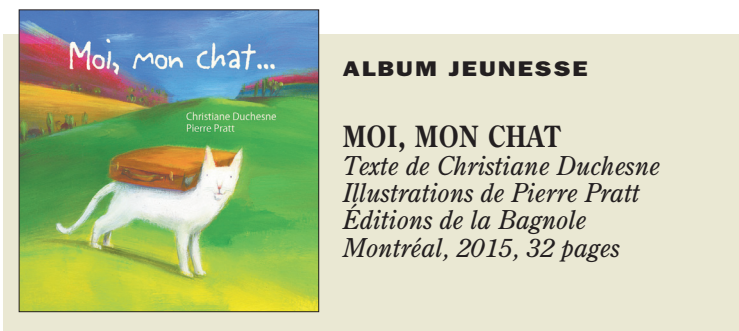
▼ Romans étrangers		
1	Soumission	Michel Houellebecq/Flammarion -/1
2	Le marchand de sable	Lars Kepler/Actes Sud 1/2
3	The Women murder club • Tome 12 12 coups pour rien	James Patterson Maxine Paetro/Lattès 2/2
4	La colline aux esclaves	Kathleen Grissom/Guy Saint-Jean 9/2
5	Les Luminaires	Eleanor Catton/PUM 5/2
6	Colère ardente	Richard Castle/City -/1
7	L'affaire Cendrillon	Mary Higgins Clark Alafair Burke/Albin Michel 3/6
8	La vengeance de Janus	Jamie Freiretti/Grasset 6/2
9	Bienvenue à Big Stone Gap	Adriana Trigiani/Guy Saint-Jean -/1
10	Le siècle • Tome 3 Aux portes de l'éternité	Ken Follett/Robert Laffont 4/15

▼ Essais québécois		
1	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression 1/12
2	Les acteurs ne savent pas mourir	Alain Vadeboncoeur/Lux 2/14
3	Fabrications. Essai sur la fiction et l'histoire	Louis Hamelin/PUM -/1
4	Métier critique	Catherine Voyer-Léger/Septentrion -/1
5	Confessions post-référendaires. Les acteurs politiques de...	Chantal Hébert Jean Lapierre/Homme 6/19
6	De remarquables oubliés • Tome 2 Ils ont couru l'Amérique	Serge Bouchard Marie-Christine Lévesque/Lux 10/7
7	Ma vie rouge Kubrick	Simon Roy/Boréal -/1
8	Chroniques des années molles	Normand Baillargeon/Leméac 4/8
9	Une histoire philosophique de la pédagogie • Tome 1 De...	Normand Baillargeon/Poète de brousse 5/8
10	Révolutions	Nicolas Dickner Dominique Fortier/Alto 8/2

▼ Essais étrangers		
1	Le capital au XXI ^e siècle	Thomas Piketty/Seuil 5/35
2	La chair interdite	Diane Ducret/Albin Michel -/1
3	Le suicide français	Éric Zemmour/Albin Michel 10/3
4	Extra pure. Voyage dans l'économie de la cocaïne	Roberto Saviano/Gallimard -/1
5	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen Hawking/Odile Jacob 3/9
6	L'État islamique	Samuel Laurent/Seuil 2/7
7	Les âmes blessées	Boris Cyrulnik/Odile Jacob 1/11
8	Houellebecq économiste	Bernard Maris/Flammarion -/1
9	L'animal est une personne. Pour nos sœurs et frères les bêtes	Franz-Olivier Giesbert/Fayard -/1
10	La réalité de la réalité. Confusion, désinformation...	Paul Watzlawick/Points -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.
© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LA VITRINE



ALBUM JEUNESSE

MOI, MON CHAT

Texte de Christiane Duchesne
Illustrations de Pierre Pratt
Éditions de la Bagnole
Montréal, 2015, 32 pages

Seul le temps arrive vraiment à amenuiser le poids qui afflige ceux qui ont perdu un être cher. Mais il arrive que certaines œuvres puissent aider à passer à travers un deuil douloureux. C'est le cas de ce nouveau conte de Christiane Duchesne, qui se sert de la métaphore de la perte d'un chat adoré pour rendre moins difficile la disparition d'une personne (ou d'un animal) significative pour les petits de la garderie et pour les plus grands du début du primaire (et peut-être même pour certains adultes endeuillés qui voudraient bien redevenir petits...). Sa petite héroïne, Doudou, imagine l'existence paisible de son chat adoré quelque part au « ciel », où il poursuit ses activités quotidiennes terrestres, avec sa « valise attachée sur le dos », tout en veillant sur elle depuis là-haut. Les gouaches « moelleuses » de Pierre Pratt rendent ce paradis des chats rassurant et émouvant, d'une naïveté qui fait du bien quand on pleure encore un départ définitif.

Amélie Gaudreau



ROMAN

SAUF QUAND ON LES AIME

Frédérique Martin
Belfond
Paris, 2014, 222 pages

La collection mérite qu'on l'explore : livres bien faits, plaisants à lire, beaux objets. Un exemple ? Née en 1963, Frédérique Martin, nouvelliste primée aussi auteure pour la jeunesse, signe un roman alerte et bien dialogué sur la mixité ethnique qui unit quatre colocataires à Toulouse, âgés dans la vingtaine. Si la crainte du vivre ensemble, menacé par les jugements, les attentats, la violence et les grandes incertitudes d'aujourd'hui, dresse un mur d'opacité à la joie, une foule de détails banals permettent de les pallier. Roman d'époque et d'ambiance, il brosse une tranche de réalité qui rend hommage aux pensées et stratégies quotidiennes des jeunes de bonne volonté. C'est une sorte de guide pour traverser ce qu'à vingt ans on perçoit comme d'implacables impasses, un monde qui donne plus envie de cauchemarder que d'y entrer pour y participer. Écrit dans une langue simple et quotidienne, il semble destiné plutôt au public de cet âge, tant il se nourrit de pédagogie et de sympathie.

Guyline Massoutre

LITTÉRATURE

ROMAN

Tout Haïti dans les yeux d'une fillette

DANIELLE LAURIN

Nous sommes dans un petit bled haïtien miséreux nommé Ville Rose, où tout le monde connaît tout le monde. Au centre de *Pour l'amour de Claire* : une fille de pêcheur nommée Claire, comme sa mère, qu'elle n'a jamais connue : elle est morte en lui donnant la vie.

On fait la connaissance de Claire le jour de ses sept ans, alors qu'une vague géante a emporté un pêcheur du coin, ami de longue date du père de la fillette. « *Ainsi, le jour de son anniversaire était-il un jour de deuil. La vague monstrueuse et le pêcheur disparu prouvaient qu'il n'avait jamais cessé de l'être.* »

Très vite nous allons remonter dans le temps. Revenir au jour du sixième anniversaire de Claire. Alors que son père, englué dans la pauvreté, demande, devant sa fille, à la dame qui tient la seule boutique d'étoffes de la région, de la prendre avec elle. Ainsi, espère-t-il, Claire aura la chance de sortir de la misère, en échange de quoi elle pourra aider au ménage de la maison et du magasin. Mais la dame fortunée refuse, ce jour-là, l'offre du pauvre pêcheur analphabète qui, lui, espère partir au loin « *pour trouver une vie meilleure.* »

Nous voici maintenant le jour du cinquième anniversaire de Claire. Comme chaque matin le jour de son anniversaire, son père l'amène voir la tombe de sa maman. Au cimetière, ils croisent la dame de la boutique. Le père, tout en caressant nerveusement l'épaule de Claire : « *Vous vous souvenez de ma fille ?* » La dame : « *Je vous en prie, laissez-moi me souvenir de la mienne.* »

Au jour du quatrième anniversaire de Claire, la fille de la dame, Rose, sept ans, meurt dans un accident de circulation. Au jour du troisième anniversaire de Claire, son père la reprend avec lui à Ville Rose, après l'avoir laissée jusque-là aux bons soins de sa belle-famille : « *La mort de sa femme l'avait tant choqué que de voir même le minuscule visage du bébé non seulement l'attristait mais le terrifiait.* »

Au jour de la naissance de Claire, de la mort de sa mère, le père, ne sachant comment nourrir le bébé, demande à la dame de la boutique de l'allaiter. Ce qu'elle accepte, vu qu'elle appréciait beaucoup la mère. Mais une fois seulement. Au père de se débrouiller ensuite.

On remontera ainsi jusqu'au jour de la conception de Claire... pour revenir ensuite au jour de son septième anniversaire, tandis que les recherches pour retrouver le corps du pêcheur disparu se poursuivent. Le soir venu, la dame de la boutique propose d'elle-même au père de Claire de prendre sa fille auprès d'elle : « *C'est maintenant ou jamais.* » Dans la tête de Claire : jamais. Elle s'enfuit.

Une écriture qui essaime

Nous sommes à la page 49 du roman de l'écrivaine américano-haïtienne Edwidge Danticat, qui en compte plus de 250. Nous sommes complètement absorbés par cette histoire. Ingénieuse construction. Le récit se déploie par couches, alors qu'un narrateur omniscient fouille les pensées et les

états d'âme des personnages. Mais sans jamais en faire trop.

Malgré le dénuement ambiant qui crie famine, malgré les événements tragiques relatés, pas de misérabilisme. Pas de fioritures non plus. L'écriture coule, ça vibre en dessous. Des bouts de phrase en créole, aussitôt traduits sans que l'on sente la moindre lourdeur, parsèment le récit et l'ancrent dans la réalité : on y est tout à fait.

Peu à peu ça rayonne, ça essaime. De Claire, de son père, de la dame de la boutique et du pêcheur disparu, on passe ensuite aux autres habitants de Ville Rose concernés par les événements. Le cercle s'agrandit, mais en spirale, sans qu'on perde jamais de vue le sort de Claire. Tout s'imbrique, se recoupe, fabuleusement. Et tragiquement.

Les retours dans le passé nous mènent loin. Jusqu'à une vingtaine d'années auparavant, et même plus si on tient compte de la généalogie des personnages en jeu. On se transporte bientôt dans un bidonville nommé Cité Pendue. Là-bas sévit une bande de malfaiteurs, et bientôt une guerre de gangs aura lieu. D'enchevêtrement en enchevêtrement, on assistera à un meurtre. On mesurera l'étendue de ses répercussions sur l'entourage immédiat et plus lointain.

Nous irons jusqu'à Miami, où un fils de famille nantie, impliqué dans une histoire de viol d'une domestique, tentera de refaire sa vie. Avant d'être rattrapé par son passé. Nous aurons assisté entre-temps à la montée de la violence en Haïti. La corruption est généralisée, le fossé entre la petite frange de fortunés et la masse affamée est monstrueux.

Entre la vie et la mort

Nous aurons assisté à toutes sortes de chassés-croisés amoureux. Et de trahisons, d'humiliations. De vengeances aussi. Avec, en sourdine, le poids de la culpabilité.

Toujours, ça vibre, ça palpite. Toujours, des revirements. Du type : un instant qui change la vie, les espoirs qui s'écroulent tout à coup. Et toujours, comme un tournant qui englobe tout, ce fameux soir qui revient, le soir où Claire, tout juste sept ans, disparaît, tandis que les habitants de Ville Rose sont rassemblés pour une veillée en l'honneur du pêcheur disparu.

Que faire ? Rester tapie dans sa cachette en attendant de prendre le large ou revenir une dernière fois à la cabane où elle est née avant d'aller vivre avec la dame fortunée ? Jusqu'au dernier moment, la petite Claire hésite. Puis un événement inattendu, tragique encore une fois, où tout se joue entre la vie et la mort, advient.

Mû par une sensibilité exacerbée, plein de dignité au travers de la rudesse exprimée, serti de perles de lumière qui transpercent la misère, *Pour l'amour de Claire* s'avère un tour de force romanesque.

Collaboratrice
Le Devoir

POUR L'AMOUR DE CLAIRE

Edwidge Danticat
Traduit de l'anglais
par Simone Arous
Grasset
Paris, 2014, 272 pages



JEAN-PHILIPPE KSIAZEK AGENCE FRANCE-PRESSE

Au centre de ce roman d'Edwidge Danticat rayonne une petite fille d'un bled haïtien miséreux nommé Ville Rose.



FRED DUFOUR AGENCE FRANCE-PRESSE

L'hyper vigilante Hélène a voulu garder Ève dans son extrême vieillesse, alitée avec ses escarres et sa défiguration.

Le virulent effort de mourir

Qu'est-ce que s'éteindre à 103 ans ?

La Française Hélène Cixous le raconte. Il s'agit de sa mère.

Ode ultime pour une mère centenaire : Hélène Cixous revoit le chemin de sa disparition comme une odyssee. Ce livre exceptionnel lui a valu le Grand Prix de la langue française ainsi que le prix Marguerite-Duras.

GUYLAINE MASSOUTRE

Perdre une mère adorée.

Être là, collée aux ultimes méandres et soubresauts de la vie qui s'étiole, se raréfie et se défait. Entre larmes, bribes de cris et parfois des rires, Ève trépassa en 2013, au bout de cent trois années. Vivre dans la culture, y mourir au bout de son âge et des transformations, avec les contingences de l'histoire et les choix familiaux, n'empêche pas la nature de programmer sa danse. Une danse macabre, aux mains soudées aussi sommées de se lâcher.

Homère est morte... est l'opus le plus complet, après *Hyperrevue* (2006), *Ciguë* (2008), *Ève s'évade* (2009), que Cixous aura consacré à Ève, accoucheuse de son métier. L'hyper vigilante Hélène a voulu garder Ève dans son extrême vieillesse, alitée avec ses es-

carres et sa défiguration, en forme ironique de *Ca va*, traits jaillis de Pierre Alechinsky, graveur à l'acide, pour ce livre.

Cixous, mère et fille, c'est un amour continu, sublime. Accrochée aux instants nus et crus, notés, la mort griffe ces restes de corps/esprit pour ne laisser que crêtes de faits, saillantes. Si clair à lire, vrai document de l'agonie et des liens, ce récit restitue la présence admirable d'un amour du rien vivant, qui lutte dignement.

C'est la passation, la transmission, le retournement du cycle du début à la fin. La fille, mère de sa mère, prend cette place pour ses propres enfants. Ève, Hélène, Anne, le fils, l'amie Ariane et Roro l'infirmière s'éclaboussent de cet éternel chagrin. Hélène, collée à Ève, qui se lamente en une obsessionnelle ritournelle, entend le cheeur antique : « *aide-moua, aidemoua* », distille Ève,

« *L'imminence est indécidable. Inodore. Soudain on a envie de pleurer. Parfois rien.* »

Hélène Cixous à propos de la mort qui rôde

POLAR

Sur les chapeaux de roues

MICHEL BÉLAIR

Il y a encore peu de temps, tous les polars semblaient venir du Nord. Les Suédois, les Norvégiens et les Islandais occupaient presque tout le territoire. Hors Mankel, Nesbø et Indridason, tout semblait un peu fade. Voilà que la tendance s'inverse et que des romans forts et drus nous viennent maintenant du Sud. Plus précisément de l'Afrique du Sud, où Deon Meyer et Roger Smith sont à construire des œuvres sans compromis reflétant un pays déchiré encore par les inégalités entre Noirs et Blancs.

Ici, Deon Meyer remet en scène l'inspecteur Benny Griessel dans une cinquième aventure démarrante sur les chapeaux de roues, comme d'habitude. Son flic alcoolo et l'escouade spéciale des Hawks se voient confier un triple assassinat survenu dans un gîte sélect en banlieue du Cap. Près des cadavres, on retrouve des douilles gravées de deux lettres, *N. M.*, et de l'image d'un cobra prêt à l'attaque. En prime, les policiers ne peuvent que constater la disparition de l'homme que

protégeaient les trois disparus : David Adair, un mathématicien britannique séjournant là sous un faux nom.

En parallèle, Meyer nous fait suivre la trace du jeune Tyrone Kleinbooi qui a réussi à se sortir de l'enfer des Flats grâce à ses dons de *pickpocket*. Ni vraiment « clean » ni vraiment voyou, c'est un petit fûté plutôt sympathique ayant une vision bien particulière de la société sud-africaine post-apartheid : il s'y est creusé une case incongnito, à l'insu de tout le monde, et la majorité de ses « gains » servent à payer les études de médecine de sa petite sœur. Le lien entre Kleinbooi, Benny Griessel et son équipe deviendra évident lorsque le premier mettra la main presque par hasard sur une clé USB convoitée par le commando de mercenaires ayant enlevé David Adair.

De grands pourris

Griessel mettra du temps à saisir les implications de l'algorithme développé par Adair ; il permet en fait de dépister les terroristes dans le système financier international tout en soulignant en rouge la partici-

pathétique, en donnant de la voix ou d'un souffle ténu.

La langue et la plume

« *Restez avec moi, restes de maman.* » Ce sont ses mots. « *Ce qui lui arrive n'arrive pas à l'amour absolu que je lui porte et où elle demeure.* » Ce sont ses gestes. « *Elle devait couin-couiner et à la longue je finis par me mithridatiser.* » La force du corps est colossale. « *Bilan de la semaine : une petite madeleine, une tasse à café de compote.* » Faire l'expérience de la mort n'a rien à voir avec un savoir abstrait. « *Mystère des synapses.* [...] *Je gratte les cendres.* [...] *Parquées.* [...] *Nous sommes en prison. Ensemble – séparées.* »

L'ironie tragique de la mort est de survenir quand les yeux sont ailleurs, le dos tourné. « *L'imminence est indécidable. Inodore. Soudain on a envie de pleurer. Parfois rien. C'est dans les pensées, un hérissément, un serrement, une incroyable fatigue.* » Glas pour un impossible sauvetage : « *une telle douleur me prend que je la sens encore aujourd'hui me ronger le cœur sans anesthésie.* »

Le plus étonnant, ce sont les confusions qui le sont à peine, le sens du non-sens pas tout à fait incohérent, absurde, les mots inventés, remémorés, réagencés, allusifs aux épisodes anciens ; bref, l'agonie fait image, signe, langage, personnalité. Face aux états connus de la médecine s'inverse ce qui

parle sans raison, désinhibé et tordu mais quasi reconnaissable pour les proches, ce fil tenu d'un débordement de « *Çamfaitpeur.* »

Depuis Osnabrück, la ville où elle naquit, Hélène aura traversé des frontières, connu des villes, des pays. Ève était là, dans cette langue envoûtante complice, ces éclats d'intelligence, d'émotion, de sensorialité, d'amitié. Ses mots dansent, de la fête à la colère, sans quitter le seuil où il n'est que la loque qui vive. Étrange corps soumis au double assaut de notre condition : « *Limémedicalisé coïncide avec son immobilité intérieure : elle ne bouge plus. Comme si elle avait avalé la structure inébranlable du métal* » ou « [...] *on veut maman à ce moment, et qu'elle nous dise : "je suis là, je reste avec toi, mon amour, comme d'habitude". Non. Ne dis pas. Reste.* »

Les illusions du langage et des sens sont tenaces. C'est pourquoi de tels livres, flotants et radieux, aident à colmater les ruines de ce dont la mort nous aura privés. Ce livre porte l'inébranlable courage de résister. Il transmet ce qui nous est propre, le plus précieux, la vie.

Collaboratrice
Le Devoir

HOMÈRE EST MORTE...

Hélène Cixous
Galilée
Paris, 2015, 224 pages



ÉRIC CABANIS AFP

Deon Meyer

Meyer semble se placer dans une « zone de confort » — et beaucoup moins sur la ligne de risque — chaque fois qu'il le fait réapparaître. Un peu comme si l'on s'approchait des paramètres de la recette. Mais ce n'est pas encore une raison pour boudier son plaisir...

Collaborateur
Le Devoir

KOBRA
Deon Meyer
Traduit de l'anglais
par Estelle Roudet
Seuil
Paris 2014, 448 pages

LIVRES

La super rencontre

LOUIS
HAMELIN

«**V**ous entendez le bruit qu'ils font en se frappant les uns contre les autres dans le temps qu'ils veulent parer les coups pour envoyer cette boule du côté favorable. [...] Il est fort ordinaire d'en voir estropiés pour le reste de leurs jours [...]. Quelque accident que ce jeu puisse causer, ils l'attribuent au sort du jeu, et n'en ont aucune haine les uns contre les autres.»

Nicolas Perrot, qui explore, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, l'actuel Wisconsin et les territoires situés à l'ouest du Mississippi dans le dessein d'y étendre les réseaux français, décrit en ces termes le jeu de crosse qu'il observe alors chez les «*Sauvages*». Référence européenne oblige, il compare ce brutal divertissement au jeu de longue paume, ancêtre français du très civilisé tennis. Mais pas plus à la paume que sur le court on ne risque sa peau: à l'aube des Lumières, le sport violent, comme la pratique du scalp, semble une particularité autochtone des Amériques, juste une autre découverte, comme le tabac et le maïs.

Lorsque j'ai lu ce passage des écrits de Perrot dans la passionnante anthologie de «*réécits des premières rencontres*» colligée par Marie Hélène Fraïssé, je me trouvais déjà en pleine fièvre du Super Bowl. Je pouvais presque, en substituant à la boule ci-dessus un ballon ovale dâment gonflé à la bonne pression, croire que l'auteur du *Mémoire sur les mœurs, coutumes et religion* [sic] *des sauvages*

de l'Amérique septentrionale relatait une de nos bonnes vieilles parties de football du dimanche.

Du sport violent comme héritage

Depuis quelques années, de Denis Vaugeois à Roy Dupuis, la société blanche s'est efforcée, dans un louable esprit de justice historique, d'inventorier les richesses culturelles héritées du monde indien. La raquette à neige et le sirop d'érable viennent à l'esprit. Pas la chimiothérapie. L'in-

narrable John Saul a même prétendu, dans *Mon pays métis* (2008), que la démocratie canadienne devait beaucoup à la représentation circulaire du monde propre à la pensée des Premières Nations (je cite de mémoire sa divertissante élocubration), plus, fallait-il comprendre, qu'à la forme de parlementarisme bipartisan dysfonctionnelle que nous tenons d'une triste monarchie raccrochée à ses pacotilles impériales.

Permettez-moi de soumettre ici une thèse autrement sérieuse: plus que les noms d'équipes d'inspiration guerrière ou totémique, comme les Black Hawks, les Chiefs et les Redskins, qui sont un équivalent onomastique du rite consistant à dévorer le cœur de l'ennemi pour s'approprier ses vertus, l'écrasement sans merci d'un adversaire contre la bande à 60 kilomètres à l'heure, au hockey, et le plaqué légal par coup de casque protecteur dans les rotules, au football, relèvent indéniablement d'une conception du jeu héritée de nos alliés amérindiens de la belle époque.

Il me semble que rien, dans les sports organisés que pratique le reste de la planète, ne peut se comparer au système de primes à la

blessure instauré par la brigade défensive des Saints de La Nouvelle-Orléans il y a quelques années, ou au gros Ulf Samuelsson se vantant candidement, devant des journalistes après un match des Pingouins dans les années 1990, d'avoir utilisé son genou pour sortir un adversaire du match. De savoir cet autre sur une civière plutôt qu'au banc des joueurs était «*un gros plus*», à en croire le double champion de la Coupe Stanley.

Il y a bien, au soccer, le tackle vicieux, les crampons dans les tendons, mais rien pour faire oublier que la plupart des joueurs, au premier frôlement d'Adidas, partent dans des vols planés dignes des comédiens-acrobates de la troupe des 7 doigts de la main. Le rugby se veut un sport de contact sérieux, mais les types qui s'y adonnent craignent si peu de se faire décoller le ligament croisé antérieur d'un coup de heaume transformé en arme de combat qu'ils ressemblent à de gros nounours se taponnant en toute amitié. Ajoutons que, avant de découvrir les subtilités du double échec et du coup de hache dans les tibias en regardant évoluer Équipe Canada, les hockeyeurs russes faisaient figure de danseuses de ballet à côté de nos matamores sur patins.

Entre amour et guerre

L'anthologie de Fraïssé propose un riche survol d'une ère de découvertes, de rencontres et de relations couvrant tout le spectre entre amour et guerre, survol qui nous emmène des premières implantations vikings narrées par les sagas islandaises à l'aventure photographique d'un Edward S. Curtis désireux de capter, au tournant du dix-neuvième siècle, l'âme des habitants originaux du Nouveau Monde avant leur disparition programmée.

«Découverte» et «premières rencontres» sont des termes qui reflètent d'abord l'inconscience et l'esprit de conquête bouffi d'arrogance de la civili-



STEVEN SENNE ASSOCIATED PRESS

Rien dans les sports organisés que pratique le reste de la planète ne saurait se comparer au système de primes à la blessure instauré par la brigade des Saints de La Nouvelle-Orléans.

sation chrétienne — «*prendre possession au nom du Roy de tout le pays habité et non habité*», stipule modestement le mandat de l'expédition de 1670 à laquelle se joint Perrot — et dont l'histoire nous invite aujourd'hui à relativiser la portée, ce dont l'anthologiste est du conscient: «*La bibliothèque [des] authentiques premiers contacts se réduirait à presque rien. Car ceux qui prennent la plume, et racontent, ont presque toujours été précédés à bas bruit par des voyageurs sans mandats officiels: pêcheurs de morue, coureurs de*

pistes, chercheurs d'or ou d'esclaves... [...]; couteaux, pièces de drap, perles de fabrication semi-industrielle, chevaux (introduits par les Espagnols), circulent de proche en proche dans les communautés.»

Que ceux-ci soient troqués ou offerts en cadeau, nécessaires, utiles ou simplement décoratifs, l'Indien n'est pas différent de l'*Homo sapiens* moyen: il aime les objets. La pénétration se fait par le commerce, et les succès initiaux des Français auprès de ces nations ne s'expliqueraient pas autrement que par leur

prodigalité. Comme le dit un chef: «*les Espagnols [...] ne nous traitent ny fusils, ny plomb, ny poudre, ny chaudières, ny couvertes, ny rien de toutes les marchandises que le Grand Chef François nous a données. Ainsy les François sont nos véritables amis*».

Bon match et bonnes pubs!

L'IMPENSABLE RENCONTRE
CHRONIQUES DES «SAUVAGES»
DE L'AMÉRIQUE DU NORD
Marie Hélène Fraïssé
Albin Michel
Paris, 2014, 363 pages

ESSAI

L'arbre des possibles

Ou comment les bidonvilles déploient leurs branchages comme autant de réseaux solidaires

GENEVIÈVE TREMBLAY

Par définition, le bidonville renvoie à un amas de bidonnettes surpeuplé, insalubre et marginal où on ne s'aventure qu'avec précaution. Mais lorsqu'observé avec plus de nuance et de finesse, l'endroit change de peau: il devient une ville parallèle, infatigable et caméléon, faite d'une «*matière nomade*» charriée par des femmes, des hommes et des enfants capables de s'inventer une maison quel que soit l'aboutissement de leur migration.

Qui sont ces gens posés en périphérie des métropoles? Comment organisent-ils leur logis, leur alimentation, leur vie, malgré leurs maigres moyens? Et surtout, qu'ont-ils à dire? Le scénariste Jean-Nicolas Orhon et le chercheur Nicolas Reeves avaient déjà exploré ces questions dans leur documentaire *Bidonville: architectures de la ville future* (2013), présenté à Montréal l'été dernier. Cet essai, inspiré du film, livre leurs réflexions tant sur le processus de création que sur l'objet même de leur quête: expliquer le bidonville par ses gens.

Pour vulgariser sept ans de recherche, de voyages, de rencontres et de tournage, les auteurs ont choisi une narration honnête et intimiste, très loin de tomber dans la sécheresse statistique. Ils sont sur le terrain, l'oreille ouverte et l'œil lucide. L'heure est au dialogue. «*Oublions ces images prises en hauteur de petits cubes superposés et de réseaux labyrinthiques d'allées non pavées. Descendons*», écrit Jean-Nicolas Orhon. «*Qu'avons-nous à apprendre de ces gens qui, aux limites de la survie, inventent, créent et redéfinissent le mot cohabiter?*»

Et le long parcours de re-



FILMS DU 3 MARS

Photo tirée du film *Bidonvilles: architectures de la ville future* (2013), à Bangalore en Inde

prendre vie, et avec lui tous les visages imprimés au fil des pages. Au Maroc, où l'équipe doit filmer en cachette pour échapper aux autorités, en France, en Inde, au Kenya, dans les *gecekondus* de la Turquie et les favelas du Brésil, les portes s'ouvrent sur des familles pauvres, mais chaleureuses. Même chose dans le village algonquin de Kitchisakik, en Abitibi, et dans le *tent city* du New Jersey poussé «*au milieu de nulle part*», deux symboles de l'Amérique des oubliés. Sensible, le réalisateur reconstruit par le menu détail l'exploration de ces lieux changeants, très vivants. Il donne la parole à tous et montre à quel point ces endroits, s'ils étaient intégrés au développement urbain, pourraient être tout à fait viables pour des milliers de familles.

A ces couilluses du tournage se greffent, en fin de volume, les observations de Nicolas Reeves. Couche après couche, l'architecte de formation dis-

séque l'espace anarchique des bidonvilles pour trouver leur cohérence. L'assemblage compact de murs, de toits, de cours

et de paliers, où il se glisse avec les habitants, est comme un arbre; démesuré, il déploie ses branchages compacts comme

autant de réseaux solidaires invisibles à l'œil nu. Son récit, extrêmement précis, cherche et trouve les symboles. «*[C'est] un labyrinthe d'habitations pour la plupart pauvres et précaires*, écrit-il, *dont il serait certainement déplacé de parler comme de maisons de rêve; mais chacune nous parle, certainement, d'un rêve de maison.*»

Pour une solution

Alors que plus de la moitié de la planète habite en milieu urbain, le bidonville reste indésirable pour les autorités, qui le voient comme une ex-croissance gênante qu'il faut au mieux raser, au pire tolérer. Pourtant, ses habitants font preuve d'une ingéniosité et d'une résilience enviables, en plus de reproduire leur culture traditionnelle. «*Vivre ensemble dans un espace restreint, avec des ressources limitées, c'est une expression qui décrit assez bien l'état de la planète*, signale

Reeves, *et même son devenir*».

D'où cette question, à laquelle *La maison, la ville et les gens* répond avec intelligence: comment le bidonville peut-il faire partie de la nouvelle écologie urbaine? Devant deux grands bidonvilles de Nairobi, au Kenya, Nicolas Reeves se rend compte que la proposition faite par John Turner dans *Housing by People* (1976), aussi juste soit-elle, fait abstraction d'une variable fondamentale: les gens. «*Le bidonville n'est pas un problème, mais une solution*», réécrit-il, ajoutant: «*pourvu qu'on l'écoute*». Dès lors, tout est possible.

Le Devoir

LA MAISON, LA VILLE ET LES GENS
LE PHÉNOMÈNE BIDONVILLE
Jean-Nicolas Orhon
et Nicolas Reeves
Éditions du Passage
Montréal, 2014, 296 pages

Perspectives, rencontre critique

Deux critiques littéraires et un libraire se rencontrent autour de 3 livres.

Réparer les vivants

Maylis de Kerangal

La vie littéraire

Mathieu Arsenault

Le Météorologue

Olivier Rolin

LIBERTÉ LE DEVOIR
SAISON D'ÉTUDES
LA LIBRAIRIE GALLIMARD DE MONTRÉAL

DIMANCHE 8 FÉVRIER, 15H
Librairie Gallimard



ESSAIS

Le roman québécois est-il romanesque ?

Isabelle Daunais signe un essai profond, subtil et sans jargon qui n'a rien d'un pamphlet



LOUIS CORNELIER

Professeure de littérature française à l'Université McGill, Isabelle Daunais soulève, dans *Le roman sans aventure*, une question fondamentale : comment expliquer le fait que l'intérêt pour le roman québécois ne dépasse pas les frontières du Québec ? Notre tradition romanesque contient de grandes œuvres, quelques-unes d'entre elles ont même connu un certain succès à l'étranger, mais, le mystère est là, « aucune de ces œuvres n'a marqué durablement l'histoire générale du roman, aucune n'est devenue, pour les lecteurs du grand contexte de l'art romanesque, une œuvre éclairante pour la compréhension de l'aventure humaine ». Pourquoi ?

Des explications historiques (jeunesse de notre littérature) et sociologiques (le Québec est une petite nation, sans influence internationale) ont été avancées pour expliquer le phénomène. Daunais leur reconnaît une certaine valeur, mais ne s'en satisfait pas. Des littératures aussi jeunes et issues d'aussi petites nations n'ont pas connu le même sort, note-t-elle.

On pourrait contester ce jugement et faire appel à une explication politique. L'absence de souveraineté nationale, en effet, constitue certes une entrave à la reconnaissance internationale de notre roman. Daunais, toutefois, pour résoudre l'énigme, nous entraîne avec brio sur un autre terrain, et sa maestria critique nous force à la suivre.

Ce terrain est celui de la littérature elle-même. Si notre roman ne parvient pas à intéresser les lecteurs d'ailleurs,



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le monde du roman québécois, suggère Isabelle Daunais, professeure de littérature française à l'Université McGill, est celui de l'« idylle », un concept kundérien qui désigne « l'état d'un monde pacifié, d'un monde sans combat, d'un monde qui se refuse à l'adversité ».

c'est, écrit-elle, « parce que l'expérience du monde dont il rend compte est étrangère aux autres lecteurs, qu'elle ne correspond pour eux à rien de connu et, surtout, à rien de ce qu'il leur est possible ni même désirable de connaître ». Ainsi formulé, le jugement semble sévère. Il faut donc préciser, d'entrée de jeu, qu'il ne porte pas sur la qualité des œuvres, mais sur la vision du monde qu'elles contiennent.

Mission impossible

« Tous les grands romans, explique Daunais en s'inspirant fortement des thèses de Milan Kundera, racontent une aventure, lancent dans le monde des

personnages qui en rapportent une perception ou une compréhension nouvelle par laquelle ce monde, par la suite, ne peut plus être vu de la même façon. » Or, et tout est là, le roman québécois serait, de ses débuts à aujourd'hui, sans aventure ; il raconterait même l'impossibilité de l'aventure.

Cela ne signifie pas qu'il ne s'y passe rien, mais plutôt que les personnages y vivent « dans un temps qui se répète », dans « un monde à l'abri du monde » et de l'Histoire, dans lequel sont absents le conflit, l'ironie, le paradoxe. Le monde du roman québécois, suggère Daunais, est celui de l'« idylle », un concept kundé-

rien qui désigne « l'état d'un monde pacifié, d'un monde sans combat, d'un monde qui se refuse à l'adversité ».

Notre chanson et notre cirque naviguent aussi dans ces eaux, mais c'est là la nature même de ces arts, ce qui explique le rayonnement des artistes québécois qui œuvrent en ces domaines sur la scène internationale. Du roman, toutefois, le monde, avance Daunais, attend autre chose, que nos écrivains n'offrent pas, ne peuvent offrir.

Qu'on ne s'y trompe pas : cet essai, profond, subtil et sans jargon, n'a rien d'un pamphlet contre le roman québécois. Isabelle Daunais aime les

œuvres dont elle parle avec une grande intelligence et elle leur attribue une forte valeur révélatrice. Pour Kundera, un bon roman est celui qui dit « ce que seul le roman peut dire ». Les romans analysés par Daunais sont à la hauteur de cette mission, mais ce qu'ils révèlent, ce qu'ils découvrent, c'est-à-dire « le récit d'un paradis jamais perdu », d'un « monde qui ne change pas », est une expérience si propre au Québec qu'elle ne trouve pas d'écho ailleurs.

Dans *Les Anciens Canadiens* (1863), de Philippe Aubert de Gaspé, la Conquête semble bouleverser le monde, mais tout finit par se tasser. L'aventure n'est

qu'une légende qu'on se raconte au coin du feu. Dans *Maria Chapdelaine* (1916), l'aventure affleure par ce qu'incarne François Paradis, mais la mort de ce dernier force Maria à une découverte : l'idylle, c'est-à-dire un univers de paix et de repos, est son monde, sa réalité. L'expérience commune en fait un état transitoire, sauf ici, où elle constitue l'ordinaire. Cette découverte, pour une rare fois dans notre roman, est vécue comme une aventure parce qu'elle change la vision du monde du personnage. D'où, explique Daunais, le relatif rayonnement international de cette œuvre.

Le choix de la tranquillité

Dans *Trente arpents* (1938), de Ringue, le monde ancien s'effondre, mais l'aventure n'a pas lieu. Euchariste Moisan vit la fin de l'idylle terrienne, mais ne change rien à sa vision du monde en continuant à vivre l'idylle à l'intérieur de lui. Cette logique vaut aussi pour

Bonheur d'occasion (1945), de Gabrielle Roy. Même les romanciers de la Révolution tranquille (Blais, Ducharme, Major, Aquin et, plus tard, Poulin) racontent plus la tranquillité que la révolution, en créant des héros qui se retirent du monde, qui n'arrivent pas à faire l'Histoire... parce qu'il n'y a pas d'Histoire à faire.

Brillante relecture du roman québécois des 150 dernières années, cet essai est à la fois éblouissant et désespérant. Notre historiographie, note Daunais, a mis en avant « le récit d'une réparation à réaliser ». Notre roman, lui, révèle plutôt qu'« il n'y a rien à réparer, rien de perdu à retrouver ».

Ce n'est pas un programme ; c'est le sens caché de notre littérature romanesque et, par conséquent, si on accepte d'accorder à cette dernière une puissance de révélation, de notre expérience.

Cette vérité explique peut-être la faiblesse du rayonnement international de notre roman, mais elle explique aussi notre indifférence politique à notre sort collectif. Pierre Bourgault avait l'habitude de dire que l'indépendance n'était pas une récompense pour les peuples parfaits, mais un passage obligé pour devenir un peuple comme les autres, c'est-à-dire non idyllique. Il réclamait le courage de l'aventure. Les Québécois, semble-t-il, même ceux qui ne lisent jamais de romans, préfèrent l'idylle.

louisco@sympatico.ca

LE ROMAN SANS AVENTURE

Isabelle Daunais
Boréal
Montréal, 2015, 224 pages

La guerre d'Espagne des Canadiens

Michael Petrou relate leur combat — sans l'aval d'Ottawa — contre la rébellion franquiste

MICHEL LAPIERRE

En 1936, en Espagne, au nom du conservatisme, des fascistes dirigés par Franco prennent les armes contre un gouvernement républicain démocratiquement élu et orienté à gauche. Ni la France, ni les États-Unis, ni la Grande-Bretagne, ni le Canada n'empêchent ce coup de force contre un État de droit. *Renégats*, de Michael Petrou, relate que près de 1700 Canadiens, défiant la politique étrangère de leur pays, partent se battre en Espagne pour la liberté.

Des écrivains (l'Espagnol García Lorca, les Français Malraux et Bernanos, le Britannique Orwell, l'Américain Hemingway) associèrent à leur mémoire cette capitale guerre d'Espagne, prélude à la Deuxième Guerre mondiale, mise à nu de l'hypocrisie des démocraties occidentales et laboratoire des totalitarismes autant de droite que de gauche. Correspondant étranger de *Maclean's*, docteur en histoire d'Oxford, Petrou a saisi avec acuité que des Canadiens avaient plongé alors dans le maelström politique du XX^e siècle.

Il se garde d'idéaliser toutefois ces volontaires, dont l'âge moyen était de 32 ans et qui, d'après lui, manquaient de formation scolaire ou professionnelle pour « leur permettre d'échapper aux pires effets de la Grande Dépression » au

Canada. Il note que 78 % d'entre eux étaient nés à l'étranger, notamment en Ukraine, en Grande-Bretagne, en Hongrie et en Finlande.

Parmi les natifs du Canada, il dénombre 56 Canadiens français, même si, au Québec, la majorité bien-pensante s'indignait de l'anticléricalisme que la propagande de droite imputait indistinctement à l'ensemble des républicains espagnols. Près de 76 % des volontaires canadiens étaient officiellement communistes, bien que la plupart de ces gens

simples n'adoptaient pas une attitude doctrinaire. Les autres étaient socialistes, parfois libéraux. Innovateur, Petrou s'appuie en particulier sur les archives moscovites de l'Internationale communiste, devenues récemment accessibles. Il montre ainsi que nombre de volontaires canadiens, rassemblés dans le bataillon Mackenzie-Papineau, furent allergiques à l'esprit stalinien. « Mal entraînés, mal armés et bien trop souvent envoyés au combat dans des attaques suicides par des militaires incompetents, ils furent nombreux à désertir ou à demander à être rapatriés », explique-t-il. Ce désarroi annonçait la victoire de Franco, avec l'aide de Hitler, sur les républicains espagnols et leurs alliés de divers pays.

Petrou souligne qu'Ottawa refusa en 1970, sous Trudeau,

« La pauvreté subie au Canada n'atténua guère leur colère. L'Espagne apparut à ces hommes comme une occasion de revenir aux conflits passés. »

Extrait de *Renégats*

la création officielle d'une association d'anciens combattants canadiens en Espagne pour ne pas indisposer le régime franquiste vieillissant. Cela confirme la grandeur des humbles Canadiens qui défendirent en vain la démocratie, au prix de leur vie pour plus de 400 d'entre eux, alors que les puissances ostensiblement démocratiques restèrent de glace.

Collaborateur
Le Devoir

RENÉGATS
LES CANADIENS ENGAGÉS DANS LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE
Michael Petrou
Trad. de l'anglais par Véronique Dussas et Colette St-Hilaire
Lux
Montréal, 2015, 404 pages

L'essai paresseux

L'historien Alexandre Adler a écrit ce *Califat du sang* comme si Wikipédia n'existait pas

SERGE TRUFFAUT

Depuis longtemps maintenant, l'historien Alexandre Adler propose un nouvel essai chaque année qui passe. Le dernier en date ? *Le califat du sang* édité par Grasset.

Avant d'en décliner les faits et intentions, il faut souligner deux fois plutôt qu'une qu'Adler résume à merveille le parcours de bien de ces intellectuels français qui ont passé la soixantaine. À l'instar de ses homologues, il a fait les grandes écoles, il a été membre du Parti communiste pendant une dizaine d'années avant de s'en détacher et d'adopter peu à peu des positions très atlantistes. Ainsi, en 2003, il se fit l'avocat, avec d'autres, de l'invasion de l'Irak par la coalition anglo-américaine. Quoi d'autre ?

Il symbolise également ces destins croisés qui distinguent tant l'Europe des autres continents. Si lui est né en France, ses parents, tous deux de confession juive, étaient originaires de la Turquie, de l'Allemagne et un peu de la Russie. Ceci explique cela : il est un proeuropéen convaincu.

La table ayant été mise, de quoi est-il question dans cette plaquette de 124 pages ? De la « construction » et de la montée en puissance de l'islamisme radical, qui dans sa forme la plus fasciste qui soit a Daesh ou groupe État islamique pour nom. Bien.

Pour dire les choses telles qu'elles sont, et sans brutalité, jusqu'à présent, Adler n'avait jamais fait preuve d'une inclination pour la paresse. C'est



AHMAD AL-RUBAYE AGENCE FRANCE-PRESSE

Adler manifeste une complaisance coupable à l'endroit d'Ahmed Chalabi, ici entouré de joueurs de football d'une équipe locale.

ici le cas. Qui aime fouiner sur Wikipédia en apprendra mille fois plus. Dit tout à fait autrement, Adler a écrit ce *Califat du sang* comme si Wikipédia n'existait pas. Mais il y a pire.

Il manifeste en effet une complaisance coupable à l'endroit d'Ahmed Chalabi. Avant tout, il faut rappeler que ce chiite, opposant à Saddam Hussein, a été l'architecte en chef de ce mensonge qui a pour nom les armes de destruction massive dont Hussein aurait disposé dans des entrepôts répartis ici et là en Irak. En d'autres termes, Chalabi fut le mauvais génie des néoconservateurs américains.

Bref, il fut acteur d'une guerre qui a tant bénéficié aux chiites qu'elle a « accouché »

du groupe État islamique, un groupe formé exclusivement de sunnites fanatiques.

Ainsi, là on peut lire : « Chalabi parvient à unifier deux stratégies apparemment opposées : celle de l'Iran et celle de l'Amérique. » Ici on peut lire : « Puis Chalabi va faire ce qu'il faut pour élargir la faille. Il tente d'abord de séduire la communauté juive des États-Unis, et certains hommes politiques néoconservateurs qui en sont issus. » Bon.

Jamais on ne lit que Chalabi fut un charlatan, un menteur. Qu'il fut littéralement un escroc ayant géré son fonds de commerce en feignant. Adler peut... mieux faire !

Le Devoir

LE CALIFAT DU SANG

Alexandre Adler
Grasset
Paris, 2014, 126 pages

ALEXANDRE ADLER

Le Califat du sang

Grasset